

**SMALLEY, William A. (1991) : *Translation as Mission. Bible Translation in the Modern Missionary Movement*, Macon, Géorgie, Mercer UP, 288 p.**

Yves Gambier

Volume 38, Number 3, septembre 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002804ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002804ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gambier, Y. (1993). Review of [SMALLEY, William A. (1991) : *Translation as Mission. Bible Translation in the Modern Missionary Movement*, Macon, Géorgie, Mercer UP, 288 p.] *Meta*, 38(3), 558–561. <https://doi.org/10.7202/002804ar>

■ SMALLEY, William A. (1991): *Translation as Mission. Bible Translation in the Modern Missionary Movement*, Macon, Géorgie, Mercer UP, 288 p.

Le sous-titre du livre indique clairement le sens qu'il faut accorder à «la traduction comme mission»: il ne s'agit pas d'une réflexion anthropologique sur le rôle et la place de la traduction dans ses rapports à l'étranger, à l'autre, mais d'une approche de la Bible comme un des textes les plus répandus, en particulier depuis les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand le mouvement missionnaire (protestant surtout) a accru de manière quasi exponentielle le nombre des traductions bibliques. Ancien et Nouveau Testaments, en partie ou dans leur totalité, ont alors servi de puissant stimulus à la fois pour transformer maintes communautés socio-culturelles très diversifiées et pour aider à l'émergence de la traductologie.

À partir de 1792 — date de publication d'un manifeste sur les obligations des chrétiens de convertir les païens — jusqu'à aujourd'hui, de nouvelles forces, de nouveaux centres sur tous les continents développent un certain messianisme, parfois conquérant,

condescendant, parfois tolérant, accueillant. Ce n'est pas l'objectif de l'auteur de retracer ce renouveau religieux dans ses rapports aux idées des Lumières, au colonialisme et au positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle ni de corréler la nouvelle identité des Églises à l'Évangélisation universelle. Que le mandat apostolique serve l'hégémonie occidentale, sinon son impérialisme, ou qu'il influence des actions de libération, de subversion, ne relève pas du projet de Smalley. Son ambition est plus circonscrite : s'en tenir à la traduction de la Bible dont la «mission» peut alors s'entendre dans son double sens — la traduction est mise au service des Missions religieuses et elle sert à l'expansion de la foi chrétienne, des Églises. Elle est moyen d'action et part d'une idéologie. Les sociétés bibliques qui accompagneront désormais ce mouvement missionnaire vont jouer à fond de ce double aspect — réduisant les malentendus éventuels entre leurs différentes traditions et maximisant leur coopération dans la traduction, la production et la diffusion des Saintes Écritures.

D'une certaine façon, le livre met en évidence l'activité traductionnelle et les institutions commanditaires. Il va donc dans le sens d'une socio-traduction, multipliant les faits, les exemples pour tenter de préciser ce qui entoure la décision de traduire, ce qui rend possible la traduction, les directives plus ou moins explicites qui impulsent le travail.

Notons que les 13 chapitres proposés respirent au même rythme d'une vingtaine de pages, sauf le septième, beaucoup plus court, manifestant ainsi l'orientation plus factuelle que critique de l'ensemble.

Sans être trop arbitraire, on peut dégager du volume quatre axes principaux.

D'abord *la traduction et ses institutions, ses agents* : après avoir établi la coextension entre la propagation multilingue de la Bible et l'expansion de l'Église — dans un ordre qui n'est pas figé : l'une pouvant venir avant l'autre ou inversement selon les époques (chapitre 2), l'auteur s'attarde sur deux figures clés de missionnaire-traducteur-chercheur, en soulignant leurs différences aussi bien au niveau des tâches qu'elles ont tenté d'accomplir qu'à celui du rôle qu'elles ont assigné à leur traduction (chapitre 3).

Si Carey, actif dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, est le prototype de son époque dans son approche des langues et de la traduction ainsi que dans le sens accordé à sa mission, Leenhardt (premier quart du XX<sup>e</sup> siècle) esquisse un autre portrait : celui de l'individu attentif à son nouveau milieu, donnant une dimension ethnographique à ce qu'il entreprend. Certes les deux mêlent activité de mission et traduction, ce qui n'était pas tant le cas à l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle et ce qui n'est plus le cas depuis une quarantaine d'années. En outre tous les deux ont connu des tensions avec d'autres missionnaires appartenant à des ordres dominant. À travers ces deux personnalités, il devient évident que le même mouvement ne peut imposer une conception consensuelle de la traduction. Certes, on a là deux époques et deux lieux (Indes et Nouvelle-Calédonie) différents, mais cela suffit à démonter tout point de vue dogmatique qui pourrait s'attacher à la Mission.

Dans le chapitre 4, Smalley décrit les objectifs, les moyens, les lacunes plus ou moins reconnues de deux réseaux dynamiques : celui des 110 sociétés bibliques nationales, fédérées dans l'Alliance Biblique universelle (United Bible Societies — UBS) et le Summer Institute of Linguistics (SIL). Malgré des divergences liées aux conditions de leur fondation, à la formation de leurs membres, quelques remarques communes s'imposent : pour les deux ensembles, «il faut encourager la circulation la plus large possible des Saintes Écritures... sans note ni commentaire», il faut favoriser la définition et le développement des connaissances et des compétences du traducteur, il faut tenter de préciser les critères de qualité et d'acceptabilité des textes traduits, il faut multiplier les outils de travail (périodiques d'information, manuels, monographies, dictionnaires...). Ces objectifs, élaborés très tôt, c'est-à-dire avant l'essor de la professionnalisation et de la théorisation de la traduction, ont été encouragés par l'apport des linguistes — E. Pike

et E. Nida notamment, deux des pères fondateurs du SIL lancé en 1934, Nida passant à la Société biblique américaine en 1943. Quand on sait l'influence de ces deux chercheurs — en linguistique, en anthropologie, on peut comprendre que la traduction biblique a été et demeure importante pour la traductologie, et pas seulement comme exemple-type de traduction ou par l'aspect quantitatif et culturellement diversifié qu'elle représente.

L'auteur ne cache pas néanmoins certaines ambiguïtés de telles institutions et les critiques suscitées par elles, en particulier comme relais éventuel de la politique étrangère des États-Unis. Il ne cache pas non plus dans les sept périodes qu'il distingue de l'histoire de la traduction biblique (chapitre 2) les ambiguïtés qui se rattachent aux statistiques : peut-on vraiment différencier langues et dialectes ? Distingue-t-on entre langues mortes et langues vivantes, entre traductions disparues et projets de traduction, entre traductions partielles et retraductions ?

L'essor accéléré de la diffusion de la Bible, depuis les années 1800, n'est ni rectiligne ni homogène : le mouvement missionnaire connaît ses propres contradictions. Il n'en demeure pas moins que ses expériences de traduction sont immenses.

D'où le deuxième axe possible : *ses apports à la théorie de la traduction*.

Convertir un livre considéré comme sacré en de multiples langues, pratiquées dans des cultures plus ou moins connues ou comprises par les missionnaires, oblige nécessairement à préciser les visées, les enjeux, les procédures de la traduction (chapitres 1 et 5 à 7). La plupart des acquis ici sont assez répandus maintenant pour ne pas s'y attarder : sur la part des récepteurs potentiels dans les solutions du traducteur, sur cette accessibilité du texte — gain inestimable par rapport à toutes les distorsions ponctuelles et autres pertes toujours locales ; sur l'«équivalence dynamique». De cette dernière, Smalley n'esquive pas la complexité de sa définition, certaines critiques formulées à son encontre ; il n'hésite pas non plus à aller plus loin, en soulignant la dimension culturelle et situationnelle du sens qui ne saurait se réduire à son seul aspect idéationnel ou même textuel. Il n'empêche, les propositions de Nida sont à la base de la formation de toute une génération de traducteurs.

Sans être apologétique, l'auteur parvient donc à circonscrire maintes préoccupations. Son chapitre 5 est éclairant dans cette perspective : il met en évidence les partis pris, latents ou conscients, de ceux et celles qui s'engagent dans le transfert interlinguistique — leurs présupposés théologiques sur les langues, la communication, la traduction, la Bible... Personne n'échappe aux catégorisations, aux représentations plus ou moins fondées, aux préjugés. Même si la réflexion se nourrit dans ce chapitre de l'activité biblique, elle reste pertinente pour les autres types de traduction. D'une manière, elle recoupe l'«impensé théologique», formulé par J.-R. Ladamiral, ce respect sacralisant, fétichisant de l'écrit, des langues, toujours à l'œuvre, à des degrés divers, dans toute pratique traduisante. Parole divine en direct ou pas, langue sacrée ou pas, traduction inspirée ou pas, le traducteur des Écritures fait des choix commandés ou raisonnés, qui reproduisent une tradition ou innovent pour mieux l'enrichir.

Cet inconscient plus ou moins refoulé, révélé, maîtrisé oriente *les stratégies en traduction* : c'est le troisième axe représenté par les chapitres 8 à 10. Là encore, la situation, si elle est illustrée par des travaux sur la Bible, s'applique à bien d'autres : tout traducteur n'est-il pas en effet confronté aux problèmes des variantes sociolinguistiques et de la norme, aux attitudes et valeurs liées à ces variantes ? Certes l'ambition d'atteindre le public le plus vaste, la tentation de l'universalité, de l'unité des croyants, la reconnaissance parfois hésitante des théologies autochtones amplifient certaines tensions à un point sans doute rarement atteint pour d'autres textes à traduire. Les propos de Smalley (p. 181-190) sur la «théologie de cuisine» — au diapason de la culture de tel peuple — et la «théologie de salon», apprise, discutée par des missionnaires aussi bien que par des «communautés

de base» de gens affamés, persécutés... aboutissent ainsi à une position précise sur les responsabilités du traducteur qui ne peut en aucun cas assumer le rôle de censeur des idées, des émotions, de l'imaginaire de ceux et celles qu'il veut atteindre.

Le dernier axe découle logiquement des opinions, des controverses mises à plat dans les chapitres précédents : *que peut la traduction ?* C'est-à-dire quels sont ses effets (chapitre 11, sur la modernisation, linguistique ou pas), ses fonctions (chapitre 12, sur la distribution de la Bible et ses utilisations possibles), son devenir (chapitre 13, sur les modifications présentes et prévisibles du mouvement missionnaire).

Entre Babel et Pentecôte, entre relativisme et syncrétisme, entre paternalisme et coopération égalitaire, la traduction des Écritures n'en finira peut-être jamais de trancher. Rendue dans près de 2 000 langues, texte sacré depuis presque toujours traduit, la Bible n'a pas forcément l'urgence ni la contingence des milliers de textes qui sont supposés informer, conseiller, persuader, séduire, etc.

Ni histoire proprement dite des traductions de la Bible, ni perspectives exclusives sur la théorie de la traduction, l'ouvrage proposé manque d'une certaine manière à l'un des postulats qu'il a formulés : à qui est-il destiné ? La bibliographie (p. 257-279) reflète cette incertitude : les références — en anglais, à l'exception de 17 titres en français et d'un en norvégien — portent tantôt sur le mouvement missionnaire, tantôt sur telle communauté, tantôt sur la traduction biblique. Or les publications sur la Bible donnée en langues étrangères ne manquent pas aujourd'hui — par le nombre et par la variété des approches. Qu'on songe par exemple aux numéros thématiques de *Meta* 1987 (32-1), pris dans une perspective pratique, avec plusieurs contributions centrées sur la question de l'équivalence, et de *TTR* 1990 (3-2) à la démarche plus théorisante, sinon spéculative.

Le théologique et le traductologique sont expériences des limites et efforts pour les transcender ; ils sont souvent lieu et reprise de certains mythes — sur les langues, sur l'intraduisibilité... La Bible adaptée ici et là a joué aussi un rôle comme matrice de langues (allemand, anglais, finnois, etc.). Tout cela reste à approfondir mais n'enlève rien aux mérites du livre, aux problèmes qu'il soulève, aux horizons qu'il pointe, aux expériences qu'il retrace. Quelques mots sur l'auteur auraient été bienvenus.

YVES GAMBIER  
*Université de Turku, Turku, Finlande*